

Il y a d'innombrables façons de photographier la ville contemporaine. Certains la parcourent de long en large, l'attention flottante, prêts à se laisser surprendre par des situations inattendues. D'autres appréhendent son essor tentaculaire, ses mutations architecturales ou ses non-lieux, espaces aléatoires et sans fonction ayant échappé à la

grille rationnelle des urbanistes. D'autres encore font d'elle le lieu d'une vie sociale caractérisée par la tension entre individualité et collectivité.

Ces approches s'accompagnent de traitements différents, dont on ne retiendra ici que deux grandes variantes. La première consiste à effectuer un relevé détaillé de l'architecture

ou à témoigner des conditions de vie de diverses catégories sociales. Cette démarche se caractérise par un style dépouillé d'expression personnelle, par des images tendant à l'objectivité, souvent frontales, de l'ordre du constat. La seconde privilégie la subjectivité du photographe, engagé dans la réalité urbaine avec ses souvenirs, ses fantasmes,

son imaginaire ou sa mélancolie.

Présentés au cours de "Septembre de la photo", Alexey Titarenko, Bogdan Konopka, Frédéric Bellay, Stéphane G. Schollaert, Silvana Reggiardo, Jean-Paul Bajard, Colette Hyvrard, Bernard Agreil et Dagmar Grasshoff sont chacun à leur manière des photographes de la subjectivité. Ancrées dans la ville de Saint-Petersbourg, les compositions esthétiques de Titarenko reprennent le long temps de pose propre à la photographie du début du XX^e siècle. Ainsi, de la foule piétinant à la sortie d'une station de métro, un soir de 1993, on ne voit qu'un brouillard vaporeux, d'où émergent seulement des mains accrochées à une rampe. Et lorsque Titarenko capte la présence immobile d'une femme assise sur un escalier boueux, celle-ci apparaît seule au milieu d'un flux de passants à peine perceptibles.

Doté d'un sens indéniable du tragique, Bogdan Konopka s'intéresse le plus souvent à des lieux en voie de disparition, multipliant les vues de façades aveugles, de clôtures ravagées ou d'appartements décrépits. Ses photos

laissent parfois un arrière-goût de catastrophe, comme dans cette image de vieilles chaussures sous une grille métallique, qui rappelle les amoncellements de vêtements ou de cheveux des camps nazis. Mais Konopka peut aussi adopter un ton grinçant, comme lorsqu'il montre un code-barre géant sur un panneau publicitaire au premier plan d'une cité ukrainienne, soulignant ainsi son côté standardisé.

On retrouve chez Frédéric Bellay et Dagmar Grasshoff un même ton de menace sourde, doublé d'une ambiance carcérale pour l'un et d'une dimension fantastique pour l'autre. Dans son projet *Après Babel*, Bellay crée une ville fictive composée d'emprunts à différents quartiers de Rome, Londres, Paris, Barcelone, Lisbonne... Plus attentif aux espaces urbains qu'à ceux qui les habitent, il photographie un bâtiment d'université aux allures de prison, un immeuble irréel derrière un haut mur sur lequel est accroché un haut-parleur... en voulant saisir l'inconscient des architectes. Quant à Dagmar Grasshoff, elle se distingue

par son utilisation de noirs profonds et du flou, qui confèrent un aspect onirique à ses images – un ange au sommet d'une colonne de Berlin, une statue grecque de combattant ou un jeu abstrait d'ombres et de lumières derrière une grille.

Enfin, après les surprises visuelles de Jean-Paul Bajard (comme la présence incongrue de la Statue de la Liberté dans une cour de la Croix-Rousse), les ambiances imaginaires créées par Silvana Reggiardo, les visions d'intérieurs de Stéphane G. Schollaert et les diptyques de Bernard Agreil (montrant comment, des années 60 à aujourd'hui, le Vieux Lyon est devenu une vitrine touristique frelatée), Colette Hyvrard se sert de déchets collectés dans les rues pour recréer en miniature des édifices célèbres. Ensuite, elle photographie en gros plan ces constructions précaires dans la perspective des architectures originales. Ainsi, ces maquettes masquent l'Arche de la Défense, Notre-Dame de Paris ou l'Arc de Triomphe, en se substituant à eux. On ne pouvait mieux tourner en dérision la photographie de monument.

Stanley Greene

“La ville en guerre”

Membre de l'Agence et de la Galerie VU - Courtesy Galerie VU

Stanley Greene est né en 1949 à New York. Après des études de peinture et de dessin, sa rencontre avec Eugène Smith en 1970 détermine son choix d'une carrière photographique. D'abord spécialisé dans les groupes de rock et la photo de mode, il se consacre au photo journalisme à partir de 1989. Il rejoint l'Agence VU en 1991 et couvre de nombreux conflits au Soudan, Zaïre, Rwanda.... Sa première exposition majeure est, en 2001, un portrait de la Russie cachée de Poutine.

Musée d'Art Contemporain de Lyon, Cité internationale – 81 quai Charles de Gaulle, 69006 Lyon

Yannig Hedel

“Lyon : la rose des vents”

Yannig Hedel est né en 1948 à Saint-Nazaire. Pour “Europa, l'Esprit des Villes”, il fait de son immeuble le pivot d'une méthodique démarche photographique. Au cliché noir et blanc d'un édifice lointain et mystérieux pris depuis sa fenêtre, répond une photo couleur de son logement prise depuis cette construction. Entre imaginaire et réalité, Yannig Hedel construit sa rose des vents *intérieure*.

Galerie Vrais Rêves – 6 rue Dumenge, 69004 Lyon

Colette Hyvrard

“Petits monuments”

Sa pratique est celle du bricoleur au sens où

l'évoque Claude Levi- Strauss : “*La règle de son jeu est de toujours s'arranger avec les moyens du bord*” (*La pensée sauvage*), c'est-à-dire un ensemble à chaque instant fini de matériaux hétéroclites trouvés et adaptés au projet du moment. Ces matériaux sont mis en perspective avec le lieu dans lequel ils ont été trouvés et photographiés. L'image qui est ainsi créée “*résulte de l'évènement qu'elle suscite*” (John Balto, *Photographie Magazine*, 1995).

Galerie Domi Nostrae – 39 cours de la Liberté, 69003 Lyon

Frédéric Janisset

“Espaces péri-urbains”

Né en 1963 à Saint-Étienne, Frédéric Janisset utilise la suggestivité pour révéler l'ambiance d'un lieu, l'essence d'un instant de vie ou un sentiment d'illusion d'éternité. Il a notamment réalisé plusieurs expositions et livres à caractère ethno-photographique, de nombreux sujets architecturaux et musicaux, ainsi que des sujets axés sur les sites péri-urbains et sur les paysages des montagnes françaises.

CAUE du Rhône – 6 bis quai Saint-Vincent, 69001 Lyon

Kenji Kamiya

“European puzzle”

L'approche essentiellement esthétisante de Kenji Kamiya drape ses photographies d'immeubles du prisme de l'énigme et de l'abstraction. Ce thème des *Architectural Puzzle* a permis à l'artiste japo-

naï d'appréhender au cours des années l'histoire, la culture et les coutumes des lieux qu'il visite, à l'image de ces villes d'Europe qu'il présente dans le cadre de la manifestation lyonnaise.

Alliance Française – 11 rue Pierre Bourdan, 69003 Lyon

Bogdan Konopka

“Euroland”

Courtesy Galerie Françoise Paviot

Bogdan Konopka est né en Pologne en 1953. Depuis 1989, il poursuit en France son travail sur le devenir des villes. Il photographie leurs faces cachées, fragiles et très souvent menacées, afin de mieux révéler une écriture terrestre, une géographie de l'espace urbain dont nous avons oublié que nous sommes les auteurs.

Galerie Le Bleu du ciel “Pôle Photographie Rhône-Alpes” – 10 bis rue de Cuire, 69004 Lyon

Pierre Laborde

“Espaces péri-urbains”

Pierre Laborde est né en 1969 à Lyon. Travaillant à Vénissieux de 2001 à 2004, il rapporte de ses trajets professionnels et de ses promenades l'envie d'appréhender la ville en photographe. Nées de ses itinérances, trois séries de pièces photographiques déclinent en différents formats et procédés techniques des vues de façades, murs décorés ou graffités, branchages ou arbres.

CAUE du Rhône – 6 bis quai Saint-Vincent, 69001 Lyon

